

Quel festival! Quel festival?

André Roy

Number 120, December 2004, January 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, A. (2004). Quel festival! Quel festival? *24 images*, (120), 4–4.

Quel festival ! Quel festival ?

par André Roy

On ne reviendra pas sur le feuilleton montréalais des festivals de films, la donne changeant chaque semaine. La SODEC et Téléfilm Canada ont déclenché une course, qui commence à ressembler à une comédie ubuesque, en déclarant Serge Losique *persona non grata* et en lançant un appel d'offres pour la tenue d'un festival international digne des plus grands. Mais à vouloir imiter des modèles, on risque de se retrouver avec un rendez-vous cinématographique bancal. On peut encore s'interroger sur tout ce cirque et ce qui en résultera au moment où se termine le Festival du nouveau cinéma de Montréal, qui fut cette année une belle réussite, tant dans le choix des œuvres que dans la fréquentation. Sur ce dernier point, on pourrait dire que le public, très averti en ce cas-ci, avait, consciemment ou non, décidé d'appuyer le projet de Daniel Langlois et Sheila de la Varenne dévoilé quelques jours auparavant. Ce projet pourrait se résumer ainsi : vous voulez un grand festival, eh bien, comme Rome ne s'est pas bâtie en un jour, donnez-nous le temps et les moyens de le monter. Les organismes étatiques sont priés de considérer avec sérieux une augmentation annuelle de leurs subventions pour aider au développement, sur trois ans, du Festival du nouveau cinéma. Et après, on verra. Si la SODEC et Téléfilm seraient bien inspirés d'acquiescer au plan triennal du Festival du nouveau cinéma, cela ne nous rassure pas sur la spécificité d'un « grand » festival mondial de films à Montréal.

Mais à quoi sert au juste un festival ? La question n'est peut-être pas aussi inappropriée qu'on le pense. Le FNCM permet d'y répondre en quatre points, qui s'avèrent obligatoires pour une manifestation de son genre, internationale et ouverte au public. Le premier est le plus évident : permettre la découverte de cinéastes, même si plusieurs d'entre eux ont vu leurs films présentés ailleurs. Là-dessus, Claude Chamberlan et ses programmateurs n'ont pas failli à leur tâche en choisissant, par exemple, les œuvres, parfois

arides, souvent magnifiques, d'Arnaud des Pallières, d'Abdellatif Kechiche, d'Apichatpong Weerasethakul, de Wang Bing.

Le second est d'offrir aux auteurs de marque une place, qu'ils ont difficilement trouvée ou qu'ils maintiennent d'une manière encore précaire, leurs films n'ayant pas un succès monstre au box-office et n'étant toujours pas distribués hors de leur pays ; c'est ce qui est arrivé aux films de Jean-Luc Godard, de Raymond Depardon, de Claire Denis, d'Abbas Kiarostami, de Raoul Ruiz, auteurs pourtant illustres, qui n'ont pas été achetés par des Québécois, quelle misère ! Malgré leur aura, ces cinéastes, qui ont été au fil des ans chouchoutés par Claude Chamberlan, demeurent encore, comme on le constate, des inclassables, des minoritaires.

Le troisième point est de jouer, sans que l'organisation perde trop de vue ses buts propres, avec le star-système afin d'appâter les médias et le supposé grand public : participer au lancement en bonne et due forme de films dont le succès ne fait pas de doute et s'en servir comme locomotives. *Sage comme une image*, d'Agnès Jaoui, a été choisi exactement pour cette raison. Savoir si l'effet visé a été atteint, cela est à peu près inquantifiable, mais on doute tout de même énormément de son effet d'entraînement.

Et le dernier point, et qui n'est pas le moindre pour tout spectateur préoccupé par l'état d'un cinéma national : les titres québécois, d'André Forcier, de Wajdi Mouawad, de Lucie Lambert et de Francis Leclerc, entre autres, s'intégraient parfaitement à l'ensemble de la sélection. Ce qui prouve que, malgré les conditions difficiles et aléatoires de la production d'ici, des œuvres à part émergent et supportent parfaitement la comparaison avec les films d'ailleurs.

Tous ces points ont convergé de façon équilibrée au récent Festival du nouveau cinéma et ont permis d'assister à un festival qui s'est révélé fort par son abondance d'œuvres majeures. Ce rassemblement a suscité, non pas comme le festival de Losique, de l'ironie et de l'hostilité, mais de la sympathie et,



Photo : Yanick MacDonald

Tropical Malady d'Apichatpong Weerasethakul. *Notre musique* de Jean-Luc Godard. *Littoral* de Wajdi Mouawad.

pour notre part, une folle envie de continuer à y partager pendant quelques jours, chaque année, une sorte d'espoir commun : que chaque film soit cette œuvre vitale, libre, riche formellement, qui nous permette de penser le monde (le film emblématique, à cet égard, a été *Notre musique* de Godard). Il est donc permis de croire à l'utopie devant des films exceptionnels et puissants qui, modestement pour une grande part d'entre eux, affrontent une production dominante, aux scénarios formatés – mais c'est une utopie qu'il faut toutefois tempérer quand on constate l'incertitude de la production, le marasme de la distribution et l'incompétence et la médiocrité de la critique tant d'ici que d'ailleurs. Quand même ! Aller au Festival du nouveau cinéma a été souvent pour nous comme entrer en résistance, se retrouver dans une famille de combattants. C'est certainement ça qui nous tient le plus à cœur : ce sentiment de fraterniser, de se solidariser avec des aventuriers solitaires (trop souvent) et singuliers. Perdriions-nous ce sentiment si le FNCM s'agrandissait et devenait la manifestation tant souhaitée par les institutions gouvernementales ?